

# Mark Goodale Le discours sur la transition cache mal la persistance du modèle actuel

Pour l'anthropologue, le « verdissement » de l'économie capitaliste reproduit des modes de domination économique et culturelle antérieurs

Le concept de « transition », plus précisément de « transition énergétique », est associé dans le débat public à l'émergence d'une nouvelle économie, plus verte, plus douce, plus durable, et d'un avenir souhaitable parce que propre à sauver l'humanité. Pourtant, une approche anthropologique des rapports de domination économique, des représentations culturelles et de la sémantique utilisée, appliquée à la transition du véhicule thermique vers le véhicule électrique, permet non seulement de montrer que les valeurs de consommation et d'accumulation du système capitaliste actuel sont reproduites au sein des industries et des marchés de l'énergie verte, mais aussi que le processus de transition en lui-même engendre des processus de violence et de domination, économique comme symbolique.

Comme le montre l'étude de l'exploitation du lithium en Bolivie, la transition vers l'énergie verte est fondamentalement dépendante d'une économie de l'extractivisme, qui cause des dommages environnementaux et sociaux extrêmement lourds et engendre une compétition géopolitique dans laquelle les pays se disputent les matières premières de la même manière qu'ils le font depuis des siècles. Dans la lutte mondiale pour le lithium, ingrédient-clé de la « révolution » des véhicules électriques, les pays se bousculent pour obtenir différents types d'avantages.

Dans un article du *New York Times* sur les moyens mis en œuvre par l'Australie pour réduire sa dépendance à l'égard de la Chine, vers laquelle elle expédie la quasi-totalité de son lithium, un fonctionnaire australien s'exprime en ces termes : « *Le gars qui a le rocher gagne, et l'Australie a le rocher.* » Or, cette description de la lutte pour le lithium comme un match de football met de côté la façon dont l'exploitation du lithium détruit des écosystèmes fragiles et le patrimoine culturel (comme en Australie), tout cela pour extraire une ressource non renouvelable... au nom de la durabilité.

A l'autre bout de la chaîne du véhicule électrique, la politiste américaine Cara New Daggett, connue pour ses travaux sur les « *péto-masculinités* », c'est-à-dire l'interconnexion entre les systèmes de combustibles fossiles et les systèmes de contrôle patriarcal, montre comment ces cultures sont réimaginées de manière créative par les acteurs de l'industrie verte, pratiques qu'elle a baptisées « *masculinités renouvelables* » ! Tesla installe dans ses véhicules électriques des sons imitant le *hot rod* (bruit des bielles thermiques), tandis que GMC produit un Hummer électrique ressemblant le plus possible à un *gas guzzler* (glouton en carburant), tout comme l'industrie agroalimentaire fabrique des « *steaks végétaux* ».

## Hypocrisie de l'activisme environnemental

La transition vers l'énergie verte est également un processus d'exclusion par lequel l'idée de passer des combustibles fossiles à une liste très restreinte de sources d'énergie prétendument vertes élimine la possibilité d'envisager sérieusement des politiques ou des investissements différents. Fixer l'avenir autour des véhicules électriques, par exemple, c'est simplement passer d'un type de véhicule à un autre, tout en niant la possibilité de réimaginer la

mobilité individuelle et collective autour des transports publics, de la marche ou du vélo. Comme l'écrivait l'essayiste et philosophe espagnol José Ortega y Gasset, « *pour comprendre une époque, il ne suffit pas de savoir ce qui s'y est fait, il faut aussi savoir ce qui ne s'y est pas fait, ce qui y est impossible* » (*El tema de nuestro tiempo*, 1923). Dans ces conditions, la transition énergétique verte devient rapidement une époque non pas de possibilités, de transitions réelles, d'alternatives radicales, mais d'impossibilités, d'avenirs possibles niés.

Enfin, le discours sur la transition verte, en reprenant l'idée d'une sortie d'une ère destructrice, l'« anthropocène », ignore les histoires beaucoup plus spécifiques de l'industrialisation, du colonialisme et du pillage des ressources qui ont donné naissance à cette crise. Dans les pays du Sud, plusieurs gouvernements ont dénoncé, à juste titre, l'hypocrisie de l'activisme environnemental « mondial » qui, comme l'a dit un responsable du Mouvement vers le socialisme, parti du dirigeant bolivien Evo Morales, cherche à transformer le pays en une « *nation de gardiens de parcs* »...

Une transition juste vers l'énergie verte serait une transition qui tiendrait compte de cet héritage d'inégalités politiques et économiques et de dépendance à l'égard des ressources, qui romprait avec ce que Rob Nixon, professeur à Princeton, a baptisé la « *violence lente* » de la dégradation de l'environnement. ■

---

Mark Goodale est professeur d'anthropologie culturelle et sociale et directeur du Laboratoire d'anthropologie culturelle et sociale (LACS) à l'université de Lausanne